L'ŒUVRE DE MAITRISE

AMÉDÉE LYNEN

MLA 16640

Paraîtra prochainement :

ŒUVRE DE MAITRISE

Contée et Dessinée

par

AMÉDÉE LYNEN

Avec une préface de

Georges EEKHOUD

NOTICE

Lors de la récente exposition d'Illustrations du "Musée du Livre", l'attention des visiteurs était attirée par les planches originales de trois plaquettes, œuvres du maître illustrateur Amédée Lynen.

C'étaient trois petits livres : L'Œuvre de Maitrise, Le sac de Montalenvert *et* Les émouvants Épisodes de la vie du Capitaine La Brette, *composés par l'artiste lui-même — on devine avec quel esprit —, et enluminés par lui, — c'est dire avec quelle originalité.*

Aussi s'arrêtait-on à les considérer avec complaisance... et non sans une pointe de regret, car dans l'esprit de l'auteur ces petits recueils devaient rester à l'état d'originaux et connaître seulement une discrète retraite chez quelque heureux bibliophile.

La Maison J.-E. Goossens a voulu donner aux nombreux amateurs des œuvres si vivantes et si pittoresques d'Amédée Lynen, l'occasion de posséder une reproduction du premier des trois recueils exposés.

Georges Eekhoud, l'actuel Maréchal des Lettres Belges, a bien voulu, en des lignes rutilantes, présenter au public l'œuvre du plus fécond des illustrateurs de ce Terroir auquel il a voué lui aussi son Magistral Talent et son Cœur et sa Vie.

Les éditeurs ont tenu à ne déchoir en rien dans leur collaboration à cette manifestation d'art. Ils se sont efforcés de faire, eux aussi, œuvre de maîtrise, en soignant particulièrement la partie technique du travail.

*Leur participation à l'*Ulenspiegel *du même artiste est un gage suffisant de leur savoir faire; elle les préparait tout spécialement à l'édition qu'ils présentent aujourd'hui au public.*

L'Œuvre de Maitrise *justifiera ainsi trois fois son titre en se présentant au public sous le triple patronage de Maîtrise de l'Auteur, du Préfacier et, dans la mesure de leurs moyens, des Éditeurs-imprimeurs.*

CHAPITRE IX

Ici, lecteur patient, ma plume frémit à l'idée de décrire les scènes poignantes qui vont faire l'objet de ce chapitre.

Quelques années après tous ces événements, trois élégants cavaliers

Édité par
L'IMPRIMERIE J.-E. GOOSSENS, Sté Ame
Rue Haberman, 27, Bruxelles

ŒUVRE DE MAITRISE

Édition de grand luxe (format 15 × 23 cm.)
contenant 40 feuillets
ornée de 20 illustrations en couleur
exécutées en lithographie

CONTÉE ET DESSINÉE PAR

AMÉDÉE LYNEN

Augmentée d'une préface de GEORGES EEKHOUD

Tirage limité à **350** exemplaires numérotés à la presse :

25 exemplaires (1 à 25) sur japon impérial, contenant un état hors texte des planches en couleur, sur japon, et un état en noir ..... **40** frs.

50 exemplaires (26 à 75) sur japon impérial, avec un état en noir ..... **30** frs.

275 exemplaires (76 à 350) tirés sur papier de Hollande Van Gelder ..... **20** frs.

Le nom du souscripteur
sera imprimé sur chaque plaquette.

Le prix des exemplaires non souscrits au moment de la mise en vente sera majoré.

L'ŒUVRE DE MAITRISE

Il a été tiré de cet ouvrage 350 exemplaires numérotés à la presse :

N^os^ 1 à 25, sur japon impérial, contenant un état hors texte des planches en couleur, sur japon, et un état en noir.

N^os^ 26 à 75, sur japon impérial, avec un état en noir.

N^os^ 76 à 350, tirés sur papier de Hollande Van Gelder.

EXEMPLAIRE N° 260

L'ŒUVRE DE MAITRISE

Contée et Dessinée

par

AMÉDÉE LYNEN

Avec une préface de

GEORGES EEKHOUD

PRÉFACE

Aquel gallomane imputerai-je la légende de la lourdeur et de l'apathie de nos artistes flamands? Rien n'est plus injuste et plus faux. L'admirable Félicien Rops qui s'y entendait ne proclamait-il pas un jour dans une lettre à son cousin Eugène Demolder: "Je ne connais pas d'école plus vive, plus spirituelle, dans toute l'acception du mot, que l'école flamande, qu'on représente toujours comme une école d'êtres purement matériels".

Sous ce rapport Amédée Lynen est bien de la lignée de ces humouristes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles qui faisaient les délices de Rops, cet autre maître de l'esprit. Il a préservé le plus précieux de cet héritage des Breughel et des Steen, cette rondeur expansive, cette bonhomie égrillarde et gouailleuse, cette luronnerie qui le prédestinait entre tous à l'illustration des farces et des équipées de Thyl Ulenspiegel.

De plus, parmi tant de peintres dégénérés ou plutôt avortés, en ces temps de barbouillage et de bafouillage, de suffisance et d'insuffisance, d'ignorance et d'incohérence, d'impressionnisme et de puffisme, il est un des rares artistes belges, je dirai presque un des seuls qui sachent vraiment dessiner, qui aient le sens et le don de la ligne,

le goût, voire le ragoût des formes élégantes et des silhouettes pittoresques. Flamand, mieux que Flamand : Brabançon renforcé, il me semble quelque peu mâtiné d'Espagnol et de Lorrain. Il s'apparente souvent au génie picaresque, à telle enseigne qu'il se trouve tout désigné pour célébrer Lazarille de Tormes ou Guzman d'Alfarache, comme il glorifia notre Espiègle flamand par excellence. En d'autres endroits de son œuvre, déjà considérable, il fraternise avec les Gueux et les Bohémiens de Jacques Callot; il s'attablera en quelque crevaille avec les Goinfres du gros Saint-Amant, ou, mêlé aux aventures du Roman Comique *de Scarron, il échouera dans l'une de ces auberges où l'on godaille, où l'on ripaille et où l'on ferraille, ou même*

fourvoyé dans l'imbroglio du Satyricon *de Pétrone, aux prises avec des esclaves et des garçons de bains, il décrira des moulinets grotesques avec des candélabres de bois.*

Cette fois Lynen a écrit lui-même le conte enrichi de ses dessins. Qui l'en blâmera? Les gens de lettres se plaignent fréquemment et non sans raison de l'illustration de leurs œuvres. Mais, par contre, il arrive que les illustrateurs désirent et réclament des proses ou des poèmes autrement suggestifs que ceux proposés au commentaire de leur burin ou de leur crayon! Et surtout gardons-nous de médire des artistes, peintres ou musiciens, qui se piquent de littérature. Michel-Ange ne rima-t-il point des sonnets aussi passionnés que ceux de Shakespeare? Et

pour ne rappeler que des exemples plus récents, Fromentin n'est-il pas à la fois l'auteur de Dominique, *l'un des chefs-d'œuvre du roman, et des* Maîtres d'autrefois, *l'un des plus beaux livres de critique ? Hector Berlioz, le musicien génial, ne se doubla-t-il pas d'un écrivain de race à la fois mordant et lyrique comme Aristophane et Henri Heine ? Imagine-t-on plus jolies lettres que celles de Rops ?*

Sur ma foi ! quoique le texte de ce conte de Lynen soit assez menu et qu'il s'agisse même plutôt d'un prétexte que d'un texte, je constaterai que, comme Musset le disait de Gautier et comme on aurait pu le dire aussi du délicieux Théo Hannon, il a attaché un crâne brin de plume au bout de son crayon. Cette plume est encore un peu grasse

et un peu novice et, en voulant souligner la drôlerie, il lui arrivera de cracher, mais, en somme, savoureuse et exubérante, elle s'avère d'emblée la digne partenaire et collaboratrice du crayon auquel nous devons déjà tant de créations accortes ou gracieuses, et elle emboîte prestement le pas à De Coster et à Demolder pour courir les grands chemins de la fantaisie aux pays de Damme et d'Yperdamme.

Georges EEKHOUD.

AU LECTEUR

Avant d'affronter l'opinion publique, j'ai tenu à connaître celle d'hommes compétents. Je me suis donc adressé à un littérateur d'abord, à un illustrateur ensuite, l'un aussi célèbre et autorisé que l'autre, et voici leurs réponses :

Monsieur Lynen,

J'ai lu votre livre; vous dessinez très bien.

Le littérateur.

Monsieur Lynen,

J'ai regardé vos dessins, vous vous êtes trompé de voie, vous auriez dû écrire.

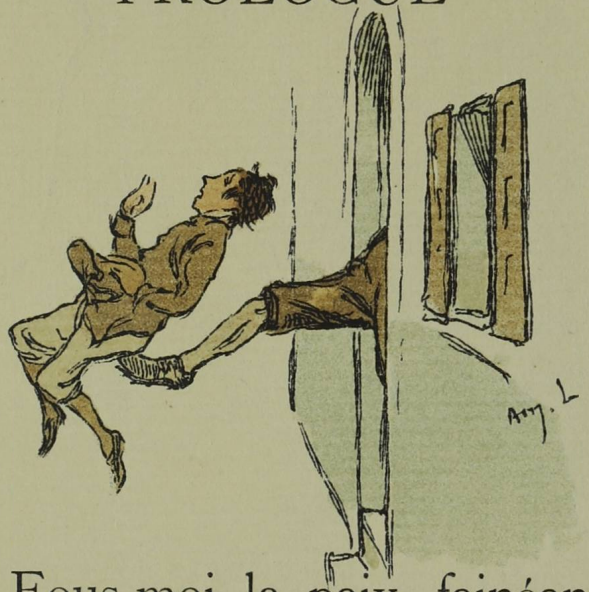
L'illustrateur.

Je range ces coups de marteau dans ma collection de souvenirs de cette espèce.

Am. LYNEN.

L'ŒUVRE DE MAITRISE

PROLOGUE



— Fous-moi la paix, fainéant, dit le père à son fils, en même temps qu'un coup de pied dans le derrière envoyait le jeune homme sur le pavé de la route.

Le pauvre garçon, que cette secousse étourdit un peu, fit deux ou trois tours sur ses talons, puis fila droit devant lui, laissant au hasard le soin de le conduire quelque part.

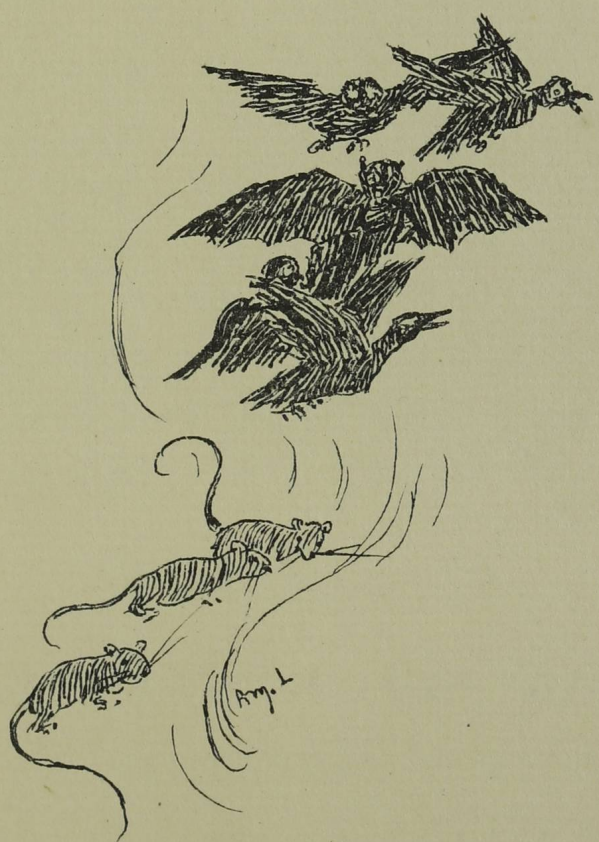
CHAPITRE I

NON loin du village de Spuukenberg s'élevait une colline dont le faîte était surmonté d'un château en ruine entouré d'un bois livré à l'état sauvage. Personne n'y avait pénétré depuis de

longues années, car on attribuait à ces vieux murs des histoires épouvantables. Les vieux villageois racontaient que ce castel était anciennement le nid du Diable, de la Peste et du Tonnerre. Quand un enfant était méchant, on n'avait qu'à le menacer de le conduire au Spuuk-Kasteel. La perspective de passer la nuit avec des hiboux, des rats et des araignées produisait sur les jeunes cerveaux un effet immédiat.

Cependant on n'y avait plus jamais rien vu de suspect, tous les habitants d'alentour vivaient dans une quiétude parfaite, lorsqu'une nuit, une lueur parut derrière ses

ogives ajourées. Cette flamme infernale avait fait fuir du sinistre donjon, une nuée d'oiseaux noirs.



CHAPITRE II

REMONTONS un peu le cours de cette histoire, et disons qu'un jour un jeune homme, enveloppé d'une ample couverture, parcourait à grands pas un interminable sentier. Il était sur le point de

s'engager dans une forêt, quand le chant mélancolique d'un ténor le fit s'arrêter.

— Oh! Oh! dit le voyageur, quel est ce troubadour égaré qui célèbre par son chant la magnificence de cette heure adorable? (car le soleil répandait sur la campagne les nuances orangées du couchant). Où es-tu, beau chanteur solitaire?

— Charitable piéton, dit le ténor, j'invoque le corbeau de Jérémie dans l'espoir qu'il m'apporte dans son bec, du pain, du beurre et du fromage. Mais, hélas! cet oiseau insensible au charme de mes strophes, ne paraît point... et j'ai faim.

— Associons notre misère, dit le jeune homme, car je suis dans le même cas.

Marchant de compagnie, ils heurtèrent dans la bruyère le corps d'un homme endormi.

Ce dormeur, prestement sur pied, s'écria en brandissant un échalas :

— Holà ! maroufles, n'avancez d'un pas, ou ma rapière débarrassera le monde de vos pitoyables personnes.

Un franc éclat de rire répondit à cette menace.

— Ta rapière est en bois !!

Et nos trois nouveaux amis continuèrent leur voyage ensemble.

CHAPITRE III

REMONTONS encore un peu plus haut dans cette histoire et grimpons sur le squelette d'un peuplier dont la carcasse dépasse les arbres voisins.

— Je vois, dit le ténor accroché

aux branches, plusieurs lapins que le jour naissant vient d'éveiller, j'en déduis que nous ne devons pas être loin d'un plant de choux et si nous pouvions marier les uns aux autres, nos estomacs réunis leur en seraient très reconnaissants.

Le bretteur, doué du génie de la chasse, combina un piège qui réussit à merveille : trois lapins s'y firent prendre. Les choux furent simplement arrachés.

Mais le poète avait également remarqué du haut de son observatoire, les ruines d'un château dont il proposa de faire une résidence momentanée.

C'est donc la cuisson du produit de leur maraude sur un feu de bois sec qui jeta le trouble dans l'esprit des campagnards environnants.

CHAPITRE IV

BIEN repus, et après un sommeil réparateur, nos trois compères racontèrent chacun leur histoire :

— Moi, dit le premier, je m'appelle Denis Van Alsloot, mon père m'a

fichu à la porte parce que je veux devenir peintre... C'est tout.

— Moi, dit le second, je m'appelle Gaspard, nom auquel on a ajouté « de la Nuit », parce que j'ai écrit les amours d'un pignon avec une girouette... C'est tout.

— Le troisième dit : Je suis Gérard Thibaut, dont les dispositions pour l'escrime faisaient trembler mon père. Ce brave homme m'a rayé de la famille... C'est tout.

— C'est peu, conclurent-ils tous trois à la fois.

CHAPITRE V

Le lendemain, nos trois amis quittèrent le château et se dirigèrent vers la ville la plus proche. Chemin faisant, le poète récitait des vers, le peintre dessinait des portraits instantanés et l'escrimeur,

armé d'une rapière subtilisée à un gentilhomme gâteux, démontrait les avantages de sa méthode en matière de duel, devant un adversaire confectionné au moyen d'un sac bourré de paille.

Les représentations données par ce joyeux trio, attiraient de

nombreux spectateurs dans l'auberge où il s'était installé. La peinture d'une enseigne : « A la Belle Vue », dont le premier plan se composait d'un jambon, une pinte et une tartine, solda les frais de pension dans cet établissement.

Cependant cette existence ne pou-

vait durer toujours, d'autant plus que ces trois gaillards choquaient la morale par leur sans-gêne et leur turbulence. Sous prétexte d'Art, le peintre voulait déshabiller toutes les femmes; le poète chantait le soir sous le balcon de la fille du notaire (touchante histoire d'amour : la demoiselle s'aperçut bientôt que la poésie en rimes croisées est la plus naturelle) et le spadassin surgissait à tout instant d'une sombre encoignure, l'épée au vent, criant aux passants : « Un pas de plus et vous êtes morts », toujours pour prouver l'excellence de sa méthode.

Il n'en fallait pas davantage

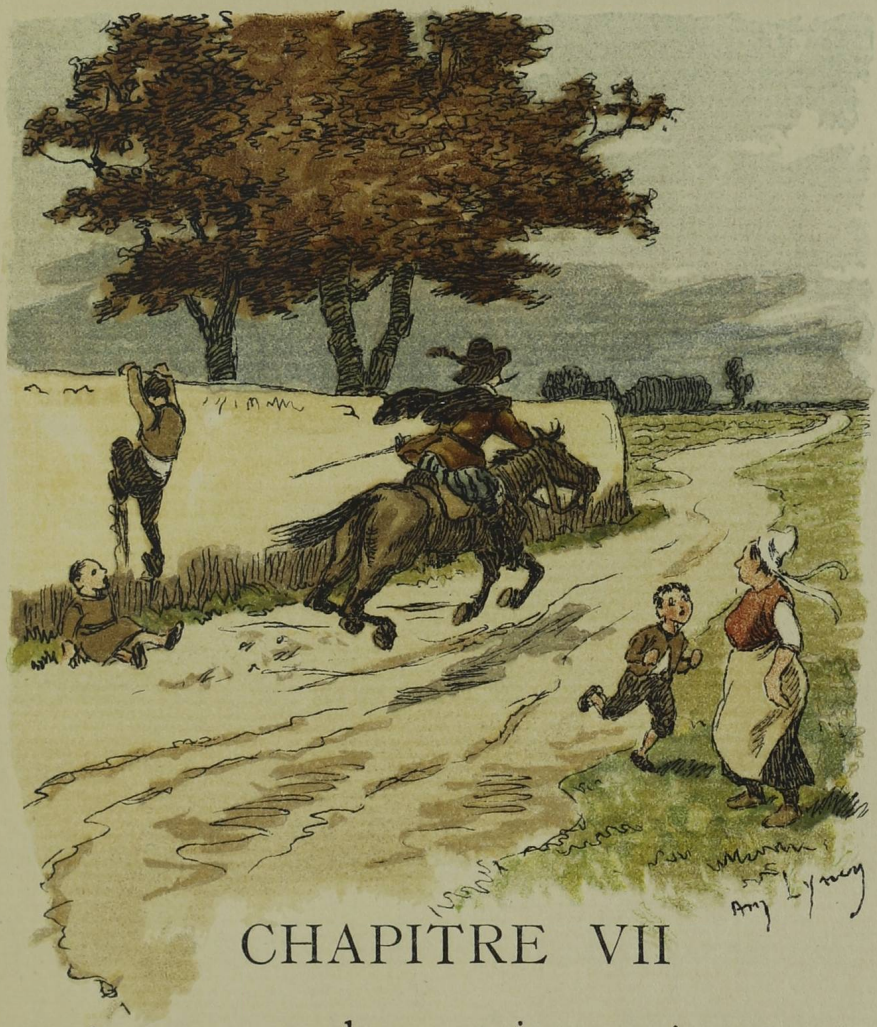
pour obliger ces drilles à quitter la localité.

CHAPITRE VI

Les voici de nouveau sur la route, humant l'air de la liberté à pleins poumons, se chauffant au soleil après une nuit dans l'herbe, et payant leur nourriture en monnaie de singe.

— Considérez-vous comme très honorés d'avoir logé des futures célébrités, disaient-ils, feignant l'indignation, aux créanciers qui les harcelaient de récriminations ridicules.

Enfin, après bien des journées de marche, ils arrivèrent à Yperdamme. Les environs de cette ville plaisaient au peintre, le poète y trouvait des pignons inspirateurs et l'escrimeur, devancé par sa réputation de fougue, se forma une clientèle de gentilshommes désireux de se perfectionner dans le maniement de l'épée.



CHAPITRE VII

MAIS le notaire, mécontent, dépêcha à leurs trousses un hidalgo de première marque, pour venger l'honneur de sa famille.

Ce coupe-en-quatre, monté sur

une maigre rosse, se lança à la poursuite du séducteur, altéré du sang de ce bellâtre, jurant, sacrant à faire trembler les femmes et les enfants; ses yeux lançaient des éclairs et la plume de son chapeau frétillait d'impatience. Il mangeait dans les auberges, buvait ferme, dormait bien dans les plus belles chambres, et obligeait le personnel à se conformer à un certain cérémonial pour le servir lui : Castaros y Ruis del Blasio, Grand d'Espagne et Comte d'Estramadure, etc., etc., le tout aux frais du notaire.

Mais, quel guigne! il arrivait toujours quand le poète était parti.

Cependant, après d'actives recherches et renseignements, il apprit qu'il trouverait celui dont le sort était écrit, à la fin du chapitre suivant.

CHAPITRE VIII

MONSIEUR le Bourgmestre du village dont Van Alsloot avait peint la ferme, se préparait à célébrer par un repas sardanapalesque, ses noces d'argent.

Des vergers entiers avaient été dépouillés de leurs fruits pour la confection des tartes.

Le moulin avait tourné pendant plusieurs jours pour fournir la farine des cramiques.

Il ne restait plus un seul cochon, à trois lieues à la ronde, qui n'eût été converti en boudins.

Des chaudrons de dimension considérable avaient été commandés spécialement à la plus importante chaudronnerie de la province, et la quantité de bière eût suffi à combler le lit de la rivière.

Les enfants s'occupaient à tresser des guirlandes de fleurs et les mem-

bres des Gildes fourbissaient leurs plus belles armes.

Nos trois artistes furent invités à cette colossale bombance; chacun d'eux y trouva son compte, selon ses aptitudes personnelles : elle inspira au peintre le sujet de son œuvre de maîtrise qui lui valut plus tard son admission à la Gilde de Saint-Luc, l'écrivain glorifia la fête par cette appréciation flatteuse : c'est inexprimable! Gérard Thibaut calma en un assaut, par dix touches à zéro, le bouillant « Castar de la rue Blaes » et, pour comble d'humiliation, le notaire obligea ce simili-Espagnol à épouser sa fille.

CHAPITRE IX

Ici, lecteur patient, ma plume frémit à l'idée de décrire les scènes poignantes qui vont faire l'objet de ce chapitre.

Quelques années après tous ces événements, trois élégants cavaliers

s'arrêtèrent, au cours d'une promenade, devant une petite maison où un écriteau ainsi conçu : « S'adresser ici pour la visite des ruines » attira leur attention.

A leurs appels, le guide se présenta, un trousseau de clefs à la main, et, machinalement, se dirigea vers le château, suivi des trois étrangers.

— Ce donjon, dit le guide, fut pendant des siècles, le repaire de trois brigands. Il subsiste encore des traces du bûcher sur lequel ils brûlaient vives les vierges violentées; le ciment de ce mur est entaillé de caractères gravés avec le sang de leurs innocentes victimes...

Pendant cette explication, le peintre, car en ces touristes vous avez reconnu nos anciens bohèmes, le peintre, disons-nous, fixait obstinément les yeux sur la figure du guide, lorsque soudain il s'écria :

— Mon père!

Le respectable bonhomme ne put maîtriser la joie qu'il éprouva de revoir son fils après une si longue absence, il tendit les bras pour serrer son enfant sur son sein paternel, mais, hélas! cette émotion lui fut fatale.

Son corps fut transporté chez l'échevin de l'état civil, où une scène identique se produisit : cet honorable fonctionnaire était le père de G. Thibaut.

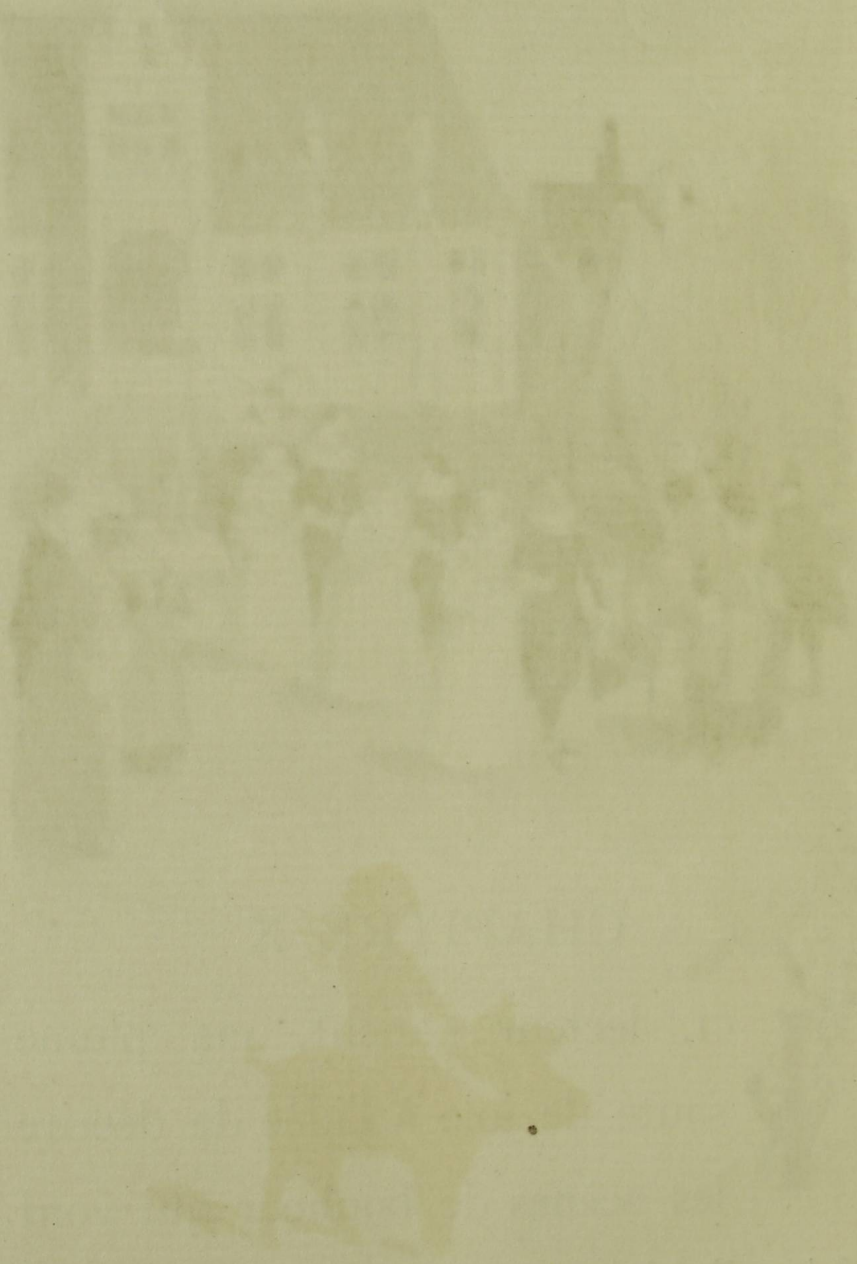
Le fossoyeur, garde champêtre par intérim, accourut et, dans la personne de Gaspard, il reconnut son fils. Ce brave homme subit le sort de ses collègues et mourut sur-le-champ.

Ce nombre impair de pères fut enterré en une même journée.

CHAPITRE X

Ici, lecteur patient, ma plume saute de joie à l'idée de décrire les scènes de bonheur qui vont faire l'objet de ce chapitre.

Les trois décédés laissaient chacun une jolie fille, dont nos amis séchèrent



les pleurs de la meilleure façon, c'est-à-dire, en les épousant.

Mlle Van Alsloot devint Mme Thibaut.

Mlle Gaspard devint Mme Van Alsloot.

Mlle Thibaut devint Mme Gaspard.

Ils vécurent longtemps dans la plus parfaite union.

Musée de la Littérature

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 FÉVRIER 1918
PAR
L'IMPRIMERIE J.-E. GOOSSENS, Sté Ame,
27, RUE HABERMAN, A BRUXELLES